



Diffusion de l'information sur l'Amérique latine

DIAL • 38, rue du Doyenné - 69005 Lyon - France - Tél. 04 72 77 00 26 - Fax 04 72 40 96 70

NICARAGUA



D 2061 • Ni2
16-31 mars 1996

MOTS-CLEFS
Église catholique
Pouvoir
Rôle des Églises
Laïcs
Manipulation
Pastorale
Pauvreté
Paysans

LA VISITE DU PAPE AU NICARAGUA : UNE VRAIE RENCONTRE ?

En février 1996, le pape Jean-Paul II s'est rendu au Venezuela, en El Salvador, au Guatemala et au Nicaragua. Dans ce dernier pays, le pape était déjà venu en mars 1983. Sa visite avait été marquée par une forte tension, compte tenu de la situation de guerre civile que vivait le pays et des relations entre la hiérarchie de l'Église catholique et l'État sandiniste. Aujourd'hui, le régime sandiniste n'est plus au pouvoir et le conflit armé est fini ; cependant, les Nicaraguayens doivent faire face à une forte crise liée

au "réajustement économique" et à la violence des groupes et des bandes armées. Le Nicaragua est engagé dans un processus de paupérisation et de détérioration humaine et sociale grave. Rafael Aragón Marina o.p., demeurant à Managua, décrit ici, dans un texte inédit, le climat dans lequel s'est déroulée la nouvelle visite de Jean-Paul II et montre comment, à nouveau, la déception a suivi les espoirs suscités au sein du peuple de Nicaragua par la présence papale.

Le 7 février 1996, à 20 h 30, le pape Jean-Paul II prenait l'avion pour retourner au Guatemala, après avoir passé onze heures au Nicaragua en visite pastorale... L'émotion avait étreint des milliers de Nicaraguayens et les larmes avaient coulé sur beaucoup de visages. Tandis que les "speakers officiels" des moyens de communication lançaient des acclamations et des vivats en direction de Sa Sainteté, les représentants de l'Église et du gouvernement se félicitaient du succès éclatant de la visite. "On n'a aucun incident à déplorer, à peine quelques glissements", affirmait le coordonnateur de la commission du protocole. Les câbles internationaux communi-

quaient au monde ce même résultat positif de la visite papale et le bureau de presse du Vatican ne s'est pas privé de souligner l'heureuse rencontre du pape avec le Nicaragua. "En dépit de la tentative de boycott des sandinistes, - référence à l'éclatement d'une bombe, la veille, dans une église de Masaya - la visite de Jean-Paul II au Nicaragua a été un succès".

Tout avait été minutieusement préparé. Le 6 février, l'armée et la police répétaient en détail la plus grande opération de sécurité montée par le gouvernement de Violeta Chamorro. Plusieurs jours auparavant, Managua était placée sous un rigoureux contrôle militaire. Le pape était surveillé, par

terre, air et mer, par des milliers de policiers et de militaires. Le retour au Nicaragua constituait une épreuve de force pour Jean-Paul II et pour ce peuple. Les médias soulignaient que le Nicaragua était l'étape la plus difficile de ce voyage en Amérique centrale. Nous attendions tous avec une certaine impatience la fin de l'événement.

La "non-rencontre" de 1983

La réalité rencontrée par le pape était différente de celle de 1983¹. Cette année là, le Nicaragua supportait l'épreuve la plus dure de l'agression nord-américaine. La veille de son arri-

1. Voir DIAL D 843, 848 et 862 (NdT).

vée, sur la place même où Jean-Paul II allait célébrer la messe, s'étaient déroulées les funérailles de 17 jeunes recrues, morts au combat dans le nord du pays. Et le peuple attendait du pape une parole ferme et solidaire contre l'agression. Les mères demandaient une prière pour leurs fils décédés et les gens réclamaient de la part du pasteur de l'Église catholique une prière pour la paix. Durant la messe, ni les gestes de solidarité, ni les prières demandées par le peuple ne se manifestèrent. La célébration de la liturgie s'est déroulée selon le rituel classique et formel de l'Église et le protocole convenu avec le gouvernement. Le pape ne sut pas répondre aux appels des gens, tandis que les mots d'ordre enflammés d'un peuple idéologiquement dressé et divisé couvraient sa voix. Des slogans religieux aux consonances clairement contre-révolutionnaires s'opposaient aux cris de "nous voulons la paix", chaque groupe voulant étouffer les cris de ses adversaires. Au milieu de ce conflit populaire, le pape n'a pas su trouver la réaction adéquate. A trois reprises, il réclama le silence sans l'obtenir et la messe ne put se dérouler selon le rythme prévu.

Aujourd'hui la situation n'est pas meilleure

Aujourd'hui le visage du Nicaragua est différent. La guerre est terminée et le pays ne subit plus les pressions du blocus économique et de l'agression nord-américaine. La liberté d'expression et d'organisation politique est entière et, quoique nous vivions des situations aussi complexes ou pires que celles de la décennie 80, les grandes confrontations idéologiques ne se font plus sentir, comme c'était le cas lors de la première visite du pape. Cependant, en dépit de la bonne image démocratique que nous prétendons montrer, la violence continue à faire chaque jour des ravages. De vastes zones du pays sont encore contrôlées par des groupes armés de la résistance et par des bandes de voleurs et d'agresseurs, constituées de démobilisés de l'un ou de l'autre camp s'opposant au gouvernement actuel. Quelques jours avant la visite du pape,

dans le nord du pays, un groupe armé de la résistance avait organisé une embuscade contre l'escorte d'Arnoldo Alemán, ancien maire de Managua et candidat à la présidence du Parti libéral constitutionnaliste, blessant gravement plusieurs personnes et tuant un policier militant sandiniste. Dans la nuit du 5 février, une bombe avait éclaté dans une petite église d'un quartier périphérique de Masaya, à 32 km de la capitale. C'était un incident de plus parmi une série d'explosions qui se sont succédées tout au long de l'année dans des églises catholiques, et sur lesquelles ni le gouvernement, ni la police n'ont donné aucune explication. Également, dans les jours précédant la visite papale, 300 étudiants ont envahi la chancellerie par surprise. Cela faisait partie d'un exemple d'actions revendicatrices du Mouvement des étudiants universitaires, en vue d'exiger les 6 % du budget national prévus par la Constitution pour les universités.

Le 13 décembre, la police avait violemment réprimé une marche pacifique de protestation organisée par les étudiants. Une fois de plus le sang des jeunes avait coulé dans les rues de Managua, comme aux temps les plus répressifs de la dictature de Somoza. On a dénombré deux morts et plus de quarante blessés.

"Aujourd'hui, affirme un journaliste, le Nicaragua est un pays en ruines, où règnent la misère, la corruption et un climat de violence qui dépasse celui des pires moments de l'agression nord-américaine." Le démantèlement accéléré de l'État sandiniste et la soumission du pays aux plans dictés par le FMI en font le pays le plus pauvre de la région, après Haïti, et le plus pauvre du continent. La dette extérieure per capita est la plus forte du monde. La misère a pris des proportions alarmantes. Des milliers d'enfants et de jeunes déambulent dans les rues de la capitale vendant un peu de tout pour survivre et offrant les services de nettoyage des voitures pour quelques centimes. Jeunes et adultes bouchent les trous des routes principales fortement détériorées et demandent l'aumône afin de pouvoir s'acheter la nourriture

quotidienne.

L'analphabétisme que le gouvernement sandiniste avait réduit à 12 %, est remonté à 23 %, conséquence de la guerre et de l'ajustement économique. Des écoles et des centres de santé ont été fermés par ce gouvernement et le processus de privatisation de l'enseignement a jeté des milliers d'enfants et d'adolescents dans la rue. Le chômage dépasse 70 % dans la zone du pacifique et 80 % sur la côte atlantique. Le Nicaragua est engagé dans un processus de paupérisation et de détérioration humaine et sociale jamais vu. La multiplication des bandes armées dans la montagne, les agressions sur les routes, les vols, créent une ambiance d'insécurité sociale et constituent un risque permanent et une menace pour le paysan, les moyens et gros producteurs, affectant gravement l'économie.

En même temps, le pays possède aujourd'hui le meilleur parc automobile d'Amérique centrale. Les voitures de luxe ont remplacé les vieilles marques soviétiques importées durant la révolution. Les centres commerciaux et les supermarchés se sont multipliés dans la capitale, offrant toutes sortes de produits étrangers à une minorité privilégiée qui est revenue dans le pays et qui, bénéficiant des faveurs des politiciens de ce gouvernement, s'est rapidement enrichie. Aujourd'hui, les contrastes sociaux sont plus sensibles que durant les années précédant la révolution.

Une culture du désenchantement et de la frustration

Nous vivons dans une culture du désenchantement et de la frustration. Pendant qu'une minorité contrôle le pouvoir politique et l'économie du pays et s'enrichit, le peuple pauvre, paysans et habitants des quartiers marginaux, héritier d'une culture traditionnelle et très religieuse, cherche désespérément dans les sectes et les mouvements fondamentalistes catholiques et évangéliques, le "salut" et la solution à ses problèmes. Ce peuple paysan, menacé par la violence armée, sans écoles ni centres de santé, séduit

par la "figure attrayante" de Jean-Paul II et par une invitation pressante de l'Église, du gouvernement, des partis politiques, des entreprises et institutions commerciales qui présentent le pape comme à peine moins que "Dieu même sur terre", s'est rendu à Managua pour le voir et entendre une parole d'espérance et de consolation. Pour ce peuple qui a souffert de la guerre contre-révolutionnaire et qui a voté contre le Front sandiniste, cette nouvelle visite du pape au Nicaragua devait le libérer du stigmate de "malédiction" laissé par la "non-rencontre de 1983". "Nous nous sommes alors mal comportés avec le pape", disait une paysanne de Matiguas, et "il a été vexé". "Notre comportement durant la messe a été une grande faute d'irrespect envers le vicaire du Christ." Pour beaucoup de Nicaraguayens cette nouvelle visite était comme une réparation.

Aussi bien les politiciens, de droite comme de gauche, ont utilisé cette interprétation de la visite à des fins électorales afin de se gagner les sympathies du peuple catholique. Rétablir de bonnes relations avec le peuple et avec le pape devenait un objectif important. "Maintenant le pape a été content et s'est senti bien avec nous", affirmait une femme du quartier de Managua. "Comme il représente le Christ sur la terre, il va intercéder pour nous auprès de Dieu. Avec son aide et ses prières, le Nicaragua va changer." L'Église, les politiciens et le gouvernement connaissent fort bien le poids de la personnalité du pape et l'importance de cette visite qu'ils ont ainsi pu manipuler. C'est Edén Pastora² qui, le premier, affirma en octobre 1995 : "la visite du pape aura une connotation anti-sandiniste. Même s'il ne dit rien, sa seule présence sur la place, acclamée par le peuple, est un coup accablant pour les commandants sandinistes".

Le pape a largement répondu à ces attentes des religieux et des politiques. Les médias officiels de l'Église ont souligné avec insistance le sens

2. Edén Pastora fut un des plus prestigieux leaders de la révolution sandiniste. Il passa ensuite à l'opposition contre les sandinistes (NdT).

pastoral de sa présence parmi nous. Cependant, tout le contexte rituel et protocolaire de la visite, depuis les salutations de politesse à l'aéroport jusqu'aux adieux, s'est déroulé dans le cadre du gouvernement avec les familiers de la présidente. Le peuple est sorti dans les rues, a entouré et acclamé le pape, mais le pape n'a pas entendu les problèmes du peuple. En aucun moment, il n'a tendu la main aux paysans, aux gens des quartiers pauvres, aux enfants des rues. On avait expressément organisé, ce jour-là, pour eux, une sortie au bord de la mer afin qu'ils n'encombrent pas les carrefours. Le pape n'a eu aucune parole spéciale pour les jeunes ni pour les étudiants qui traversent une période difficile. Le pape a été accaparé par la bourgeoisie. Le protocole à l'aéroport, et par dessus tout les images du pape saluant les familiers, les amis et les employés de la famille matriarcale des "Barrios Chamorro", tout cela fut l'expression symbolique de cet accaparement par la bourgeoisie de la vieille tradition conservatrice. Les milliers de participants, parqués sur la place encerclée par des grillages et un impressionnant cordon militaire, n'ont pas eu la possibilité de tendre la main à Jean-Paul II.

La célébration liturgique, le déjeuner avec la Conférence épiscopale et la nonciature ainsi que la rencontre avec les prêtres, les religieux et les religieuses dans la cathédrale, tout cela faisait partie d'un programme d'où le peuple était exclu. Il y eut certes des représentants du laïcat et de la vie religieuse de chaque diocèse dans la procession des offrandes et la prière universelle, mais ni les délégués de la Parole de Dieu³, ni d'autres dirigeants des mouvements de base ne furent admis à jouer un rôle. Les deux personnes les plus remarquées durant la messe furent un militant du Parti de la résistance (les contras) qui a lu la première lecture, et une femme d'un mou-

3. Laïcs formés pour animer les communautés chrétiennes. Dans les années 60, le manque de prêtres donne essor au mouvement paysan des "délégués de la parole de Dieu". Les communautés de base n'apparaissent au Nicaragua qu'au milieu des années 70 (NdT).

vement lié aux classes aisées et aux membres du gouvernement ("La cité de Dieu").

Le message du pape

Les deux personnages sans cesse mis en avant tout au long de la visite ont été Violeta Chamorro et le cardinal⁴. Dans les discours de bienvenue, il y eut un échange mutuel de félicitations. Le pape, faisant l'éloge des "changements positifs" et de la liberté "qui lui permettait de se rapprocher du peuple", répondait à la présentation optimiste faite par Violeta Chamorro de la gestion de son gouvernement durant ces années.

Dans son homélie, le pape a fait une référence très critique à la visite précédente et a prononcé l'éloge de la nouvelle situation du pays : "il y a treize ans, je n'ai pas pu rencontrer le peuple. Beaucoup de choses ont changé au Nicaragua... le pape avait souhaité... que cette visite devienne une véritable rencontre... Grâce à la Divine providence la paix est revenue dans votre pays... En même temps de profondes transformations ont eu lieu en Amérique centrale et dans le monde entier. Les habitants peuvent maintenant jouir d'une authentique liberté religieuse".

La messe terminée, le pape, rompant le protocole, s'est dirigé vers la multitude et, sans lire de notes, a fait la comparaison avec la célébration du 4 mars 1983, désignée comme "la nuit obscure". "Aujourd'hui, nous célébrons l'Eucharistie sous un soleil resplendissant. Il y a treize ans, toi, Nicaragua, tu n'étais qu'un champ de bataille, un polygone des superpuissances, aujourd'hui on voit que tu es sujet de ta propre souveraineté, une souveraineté humaine, chrétienne, nicaraguayenne."

Dans son discours d'adieu, à nouveau, le pape remercia pour l'invitation, "parce qu'aujourd'hui ce fut une véritable rencontre avec le peuple". A ce moment, il eut quelques mots de revendication envers le gouvernement, qui, dans l'ambiance des bonnes rela-

4. Le cardinal est Mgr. Obando y Bravo, devenu le symbole de l'opposition au régime durant le gouvernement sandiniste (NdT).

tions établies durant la visite, n'ont pas eu de répercussion importante.

“ La guerre civile et les tentatives de formes totalitaires une fois surmontées, il reste à surmonter les situations de pauvreté et d'ignorance, de chômage...” Puis il apporta son appui au gouvernement de Violeta Chamorro en demandant aux pays représentés par le corps diplomatique de manifester leur solidarité envers le Nicaragua. Le pape n'a pas changé sa manière de penser sur le passé du Nicaragua. Profondément marqué par sa propre expérience nationale, il est fermé aux interprétations de la réalité centraméricaine avec des schémas d'analyse différents des siens et refuse de reconnaître d'autres expériences de foi et de modes de relation des chrétiens avec les réalités temporelles : le travail, la société, le pouvoir et le militantisme politique...

Le pape a clairement condamné le sandinisme, le qualifiant de “tentative d'idéologie autoritaire” qui brime la liberté, y compris religieuse, et fait

barrage à la mission de l'Église. Les expériences négatives qu'il a faites, au plan idéologique et politique, au niveau personnel et national, ne lui permettent pas de regarder avec sérénité et de juger avec réalisme la particularité des processus des autres peuples. Ceci l'amène à porter un jugement partial sur ce qui s'est passé et se passe dans le pays. Ni dans son homélie, ni dans ses discours, le pape n'a mentionné le Royaume de Dieu, la Bonne nouvelle, l'option pour les pauvres...

Tandis qu'elle regardait à la télévision les images du départ, Isabel Lorio, une soeur de la Communauté de Mgr. Lezcano, âgée de 70 ans, commentait : “Il m'en coûte beaucoup d'accepter la réconciliation que demande doña Violeta, mais comme chrétienne je ne peux pas m'y refuser, afin que la paix revienne dans le pays. J'ai offert trois fils à la révolution, deux ont été assassinés par la garde somoziste, le troisième est mort au combat en février 1983, peu de jours avant la venue du

pape. Comme chrétienne, je vis mal ce comportement de Jean-Paul II. Il ne comprend ni notre situation ni notre douleur. Les paroles qu'il a prononcées durant la messe montrent qu'il ne nous a pas pardonné ce que nous avons fait le 3 mars 1983, lorsque nous demandions une prière pour nos fils tombés. Je le sens rancunier, et durant sa visite il ne s'est pas réconcilié avec nous. J'en suis insatisfaite et remplie de tristesse.”

Le pape ne s'est pas réconcilié avec le Nicaragua. Le Vatican a toujours un compte à régler avec ce peuple, et n'essaie pas de rendre justice aux milliers de Nicaraguayens offensés et oubliés qui n'ont pas participé à la messe du 7 février 1996.

Traduction DIAL. En cas de reproduction mentionner la source DIAL.

Rectificatif :

Dans l'article : “La théologie de la libération. Perspectives modernes et nouveaux défis”, paru dans DIAL D 2051, il faut lire comme suit la citation faite de la théologienne Ivonne Gebara, page 3, fin de l'avant dernier paragraphe : Alors, “pensons à l'air, à la terre et à l'eau... et nous nous rendrons compte que la planète n'est pas simplement un lieu ; elle est notre propre corps”.

Dans le premier numéro de DIAL de l'année 1996, nous avons omis d'indiquer le nom du traducteur du poème “Patries” de Jorge Luis BORGES publié par Gallimard dans les Oeuvres complètes de l'auteur, La Pléiade, 1993. Il s'agit de JeanPierre BERNÈS.

DIAL • 38, rue du Doyenné - 69005 LYON • Tél. 72 77 00 26 • Fax 72 40 96 70 • E-mail : dial@globenet.gn.apc.org.

Abonnement annuel : France 395 F • Europe 440 F • Avion Amérique latine 500 F • USA-Canada-Afrique 490 F • Prix d'un dossier : 6 F

Points rencontre à Paris : CEDAL (Centre d'Etude du Développement en Amérique latine) - 43 ter, rue de la Glacière - 75013 Paris
Tél. (1) 43 37 87 14 - Fax (1) 43 37 87 18 et Service Droits de l'Homme - Cimade - 176, rue de Grenelle - 75007 Paris - Tél. (1) 44 18 60 50
Fax (1) 45 55 28 13.